

## Télespectatrice

Ce soir, France 3 présentait, sous les auspices de Mademoiselle DRUCKER (on est décidément toujours la fille ou la nièce de quelqu'un), un film documentaire de Jean-Robert VIALLET, suivi d'un débat.

Le titre du documentaire, *La mise à mort du travail*, avait déjà quelque chose d'incongru, car, en fait de mise à mort, il s'agissait, en filigrane, plutôt de la mise à mort au travail, celle des travailleuses et des travailleurs soumis à l'inférieur « *management* », à l'américaine, paraît-il. Les débatteurs étaient, outre le réalisateur du film, le nouveau bras droit de Didier LOMBARD, le vampire de France Télécom, un certain Stéphane RICHARD dont le *look* semble indiquer qu'il a, peut-être, un QI légèrement plus élevé que celui de son supérieur hiérarchique, un psy plus vrai que nature et le « syndicaliste » de service, le catho CHEREQUE, lui aussi un fils à papa, qui croit s'émanciper de ses origines de tsarévitch, en se faisant une tête de commis vacher ; au moins, avec lui, on est certain qu'il est tout à fait naturel avec un QI notoirement inférieur à la moyenne. Son intervention a consisté en une seule phrase dont l'insipidité est emblématique de l'énergie revendicatrice de la CFDT.

Revenons au film dont la majeure partie consiste dans l'enregistrement du numéro de star du responsable national de CARGLASS, une multinationale dont nous apprenons *in extremis* que son seul souci est l'augmentation des dividendes versés à ses actionnaires.

Ce documentaire est très explicite : le « *management* » à l'américaine consiste à faire croire aux employés de tous les niveaux d'une entreprises qu'ils sont membres d'une grande famille – une tribu, une communauté – ce qui se manifeste par des proférations et des gestuelles initiatiques pratiquées tous ensemble ; mais, le fin du fin est de stimuler, derrière ces manifestations communautaristes, voire sectaires, un individualisme forcené qui transforme chacun en espion de son collègue avant d'en être le bourreau. Cette atomisation de l'équipe des travailleurs – on imagine le déni qu'elle implique du droit syndical – permet d'augmenter, sans mesure, la productivité du travail de chacun transformé par le système en une machine – un esclave est une machine animée. Au bout du compte prévalent le dégoût pour un travail « machinalisé », dont la qualification est mesurée non au savoir faire mais au savoir plaire au client – chez CARGLASS derrière le client dont le pare-brise a pété, il y a l'assureur, un groupe financier, qui, lui, est un client surdimensionné, donc le seul qu'il faut satisfaire –, le sentiment d'échec induit par des tâches hautement formalisées et récusant toute initiative personnelle, le prédicat que pour ce qu'on fournit, on est bien assez payé, sans compter les demandeurs d'emploi qui font la queue au bas des tours de la Défense.

Une entreprise digne de ce nom doit transformer ses travailleurs en individus qui se redoutent les uns les autres, sont leurs propres bourreaux donc leurs propres victimes, et cela de bas en haut de la hiérarchie : quand, pour finir, Mademoiselle DRUCKER demande à Monsieur RICHARD s'il succèdera bien dans deux ans à l'abominable LOMBARD, elle ne fait que demander si le féroce appétit du premier résistera si longtemps à broyer les os du second qui est désormais, de notoriété publique, le gibier traqué. Je ne verserai pas de larmes sur ce ventripotent.

A tout bout de champ, tant dans le film – qui devrait avoir une suite, si j'ai bien compris – que dans le débat, la grande question était « comment modifier ce système de *management* pour qu'il soit moins difficile à vivre ? »

Même dans la courte séquence du *satisfecit* que se donne CARGLASS EUROPE annonçant les gras bénéfiques qu'elle rapporte aux actionnaires, il n'est jamais question de mettre en cause, au-delà du système managérial et de l'organisation du travail des entreprises mortifères parfois, génératrices de mal être toujours, l'organisation de la production telle que l'impose la mondialisation.

A aucun moment le « libéralisme » c'est-à-dire le capitalisme n'a été mis en cause ; à aucun moment - et CHEREQUE, le copain de PARISOT, aurait été bien incapable d'introduire cette critique, lui qui pense à haute voix que les organisations syndicales sont d'abord destinées à empêcher les travailleurs de faire des bêtises, entendez être trop méchants avec les patrons - n'a été évoqué qu'il y avait une alternative à la propriété privée - à l'appropriation privée - des moyens de productions.

**Or cette alternative existe : c'est l'appropriation collective des moyens de production, par les travailleurs qui mettent en œuvre ces moyens de productions, par les clients qui sont demandeurs des produits qu'ils permettent de fournir et par les élus qui représentent l'intérêt général, celui de la Cité.** Que faire, dans un tel cas de figure, des actionnaires ? Leur faire restituer le pognon qu'ils ont soustrait à l'investissement afin de spéculer pour leur compte encore un peu plus, et les mettre au musée comme spécimens d'espèces parasites entièrement, et heureusement, disparues.

Le capitalisme détruit la Cité en la sapant par toutes les formes possibles de communautarisme, y compris l'entreprise communautaire, la grande famille, la grande tribu ! Il réduit la personne à n'être qu'un individu, un pion interchangeable, un dés-humanisé, une tête de cheptel !

Pour redevenir des personnes au travail et dans la vie, il faut que nous détruisions le capitalisme ! Et radicalement !

SFDB, le 26 octobre 2009